Trente-huitième Année — N° 318 UN NUMÉRO : 15 CENTIMES MARDI 14 NOVEMBRE 1893.

JOURNAL DE ROUBAIX

TARIF D'ABONNEMENT :

ROUBAIX-TOURCOING. . . . Trois mois. . . 13 fr. 50. . . Six mois. . . 26 fr. . . Un an. . . 50 fr.
NORD — PAS-DE-CALAIS — SOMME — AISNE . . . . . Trois mois. . . 15 fr.
Les autres Départements et l'Etranger, les frais de poste en sus.
Le prix des Abonnements est payable d'avance. Tout abonnement continue jusqu'à réception d'avis contraire.

BUREAUX & RÉDACTION
Roubaix, rue Neuve, 17. - Tourcoing, rue des Poutrains, 12
Directeur : ALFRED REBOUX

ABONNEMENTS & ANNONCES :
Les Abonnements et Annonces sont reçus : à ROUBAIX, rue Neuve, 17. — A LILLE, rue du Curé-Saint-Etienne, 9 bis. — à PARIS, chez MM. Havas, Laffite et Cie, place de la Bourse, 8, et rue Notre-Dame-des-Victoires, 28.— à BRUXELLES, à l'Office de Publicité.

ROUBAIX, LE 13 NOVEMBRE 1893

UNE RÉUNION D'ANARCHISTES

Tandis que les socialistes plaident les circonstances atténuantes en faveur des assassins de Barcelone et réservent leur sévérité pour les victimes, les anarchistes de Saint-Ouen glorifient ces héros, en même temps qu'ils célèbrent la mémoire d'un certain nombre de martyrs. Parmi ces derniers, figurent tout naturellement ceux qui ont élevé le meurtre à la hauteur d'un principe ou érigé en dogme le droit de prendre leur bien où ils le trouvent, c'est-à-dire dans la poche du voisin.

Il y a quelques jours à peine, un de ces révolutionnaires se proclamait partisan des arrestations nocturnes et conseillait à ses auditeurs, car il prêchait la bonne parole dans une réunion publique, de détrousser les noctambules, en ayant la précaution de les assommer d'abord, afin de prévenir toute résistance et d'éviter ces appels désespérés qui attirent parfois la police.

Les révolutionnaires de Saint-Ouen, de leur côté, célèbrent le souvenir des victimes, en vouant à l'exécration des anarchistes les bourreaux. Les victimes, ce sont les assassins et les bourreaux, les juges.

Dans ce milieu révolutionnaire où les mots perdent leur sens, où la conscience humaine s'affranchit des notions les plus élémentaires du devoir et du droit, les attentats comme celui de Barcelone se transforment en « services rendus à la grande cause de l'émancipation humaine » et les justes châtiments des coupables deviennent les « étapes sanglantes de la révolution. »

Loin de rougir de ces crimes, dont il est impossible de dire s'ils sont plus féroces ou plus lâches, on donne ces « martyrs en exemple », on « salue l'idée pour laquelle ils sont morts » et pour laquelle surtout ils ont fait mourir les autres.

Nous avons ainsi le « panégyrique de l'attentat de Barcelone » par le citoyen Georges, puis les oraisons funèbres des anarchistes qui se sont illustrés à Chicago, Xérès, Montbrison, Pétersbourg et Moscou. On parle, et en fort bons termes, de Ravachol qui égorgeait les ermites pour les voler, et des vengeurs de Ravachol.

On prêche le pillage et le meurtre, des Plutarque en carmagnole diront les vies de ces grands hommes, dont la présence ennoblit le bagne et le sang divinise l'échafaud ; on s'excite mutuellement à servir par les mêmes moyens « la grande cause de l'émancipation humaine », et, sous l'influence des généreux sentiments que déchaînent ces panégyriques, peut-être on charge les bombes, on travaille enfin à donner toute satisfaction à ce misanthrope, dont la boutade nous faisait autrefois sourire : « Crève donc, société ! »

Mais il ne s'agit plus d'une boutade, et le moment de nous mieux défendre est peut-être venu.

UNE CÉREMONIE EXPIATOIRE

A NOTRE-DAME DE PARIS

Paris, 12 novembre. — L'antique métropole a revu aujourd'hui sa *Procession des châsses*. Il y a cent ans, le peuple en délire célébrait la journée de triomphe de la déesse Raison : une actrice de l'Opéra, Mlle Aubry, était placée sur l'autel de Notre-Dame ; on lui mettait sous les pieds une statue de la Vierge, et Chaumette l'encensait.

L'actrice, menée processionnellement à la Convention, fut reconduite à Notre-Dame par les députés et le gouvernement. C'est à l'occasion du centenaire de cette profanation que le cardinal-archevêque de Paris, avait ordonné la cérémonie expiatoire qui a eu lieu, cet après-midi, dans l'église métropolitaine.

A l'issue des vêpres, le cardinal a lu à haute voix une Amende honorable; puis une procession des reliques a été faite autour de la nef. Ces reliques sont celles que des mains pieuses avaient réussi à cacher dans la grande cave de la métropole et chez la supérieure de la « maison des Enfants-Trouvés de Sainte-Geneviève des Ardents. »

La cérémonie a été des plus imposantes ; on voyait au premier rang la magnifique châsse contenant les chefs des compagnes de sainte Ursule. Venaient ensuite les reliques des saintes Clotilde, Marine, Rictrude, Eusébie, et la bienheureuse Marie de l'Incarnation: le chef de saint Louis, porté par les ouvriers du cercle Sainte-Geneviève; les reliques de Saint-Vincent de Paul, portées par les membres des conférences; la châsse de Saint Benoît et saint Bernard; celle de saint Yves et saint Hermeland, portée par les jeunes gens de la conférence Olivaint ; les reliques de saint François de Sales, saint François d'Assise et des saints évêques de Paris ; la châsse de saint Etienne, portée par les diacres du séminaire de Saint-Sulpice ; les châsses de saint Remi et saint Eleuthère ; la châsse de sainte Geneviève, portée par les membres de la « Compagnie des porteurs de la châsse » ; les châsses de saint Marcel et du bienheureux Pierre de Luxembourg, portées par les clercs de la maîtrise Notre Dame ; le chef de saint Denis, porté par les élèves du séminaire Saint-Sulpice.

La procession s'est un instant arrêtée devant la statue de Notre-Dame de Paris, la même qui fut mise sous les pieds de l'actrice Aubry, et a chanté *le Salve, Regina*.

Au retour le cardinal a exposé lui-même le Saint-Sacrement, et entonné le psaume *Miserere*, que la maîtrise a fait suivre de l'invocation : *Cor Jesu Sacratissimum*, répétée trois fois.

Rarement l'enceinte de Notre-Dame avait contenu une foule aussi énorme. Presque tout le clergé de Paris et de Versailles y assistait, et la plupart des Associations catholiques s'y étaient fait représenter.

LE PAPE

ET L'ALLIANCE RUSSE

Voici le très intéressant article que M. Piou publie dans le *Figaro*, à propos de la politique du Saint-Père à l'égard de la France. Ses appréciations sur le rôle de Léon XIII dans l'alliance russe seront d'autant plus remarquées et commentées que l'ancien député de la Haute-Garonne est, cette année, on se le rappelle, l'honneur de fréquents entretiens avec le Souverain Pontife.

Le rôle qu'il revendique aujourd'hui pour le Pape ne manquera donc pas de frapper tous les esprits réfléchis.

« La visite de l'escadre russe tient l'opinion publique en éveil depuis plus d'un mois. On a écrit des volumes à son occasion. Tous ceux qui ont préparé, de près ou de loin, le rapprochement des deux nations, ont été cités et glorifiés : un seul nom a été oublié : c'est celui du premier et principal promoteur de ce rapprochement, celui du pape Léon XIII.

» Il y a trois ans, notre pays, encore sous le coup de ses malheurs, suspect à ses voisins par la forme de son gouvernement comme par la direction de sa politique, semblait voué à l'isolement. On eût dit que le célèbre anathème de Bismarck : *Laissons le cuire dans son jus* », était devenu le mot d'ordre de l'Europe monarchique. S'il n'était pas mis à l'index, il était tenu à distance. Reçu, mais non accueilli dans la société européenne, il n'avait ni une alliance, ni une amitié même discrète, ni une sympathie même déguisée.

» La paix tenait à un incident de frontière, à une imprudence de langage, à un caprice de jeune homme. Et cette guerre, toujours à l'état de menace, qu'eût-elle été ?

» Sur le continent, nos armées auraient eu en face d'elles les quatre millions de soldats de la triple alliance; dans la Méditerranée, nos flottes étaient exposées à voir apparaître, derrière les vaisseaux de l'Italie, les vaisseaux de l'Angleterre.

» C'est au milieu des obscurités de cette situation pleine de périls qu'éclata tout à coup à Alger un incident jugé d'abord secondaire, mais destiné à prendre bientôt les proportions d'un événement. Cet incident, c'est le toast du cardinal Lavigerie. Il a coûté le repos d'abord, la vie ensuite au courageux prélat; mais il a bouleversé de fond en comble l'échiquier dressé par les habiles joueurs de la triplice.

» Tandis qu'en France la presse conservatrice s'efforçait de rapetisser cette manifestation si imprévue, les politiques avisés de toute l'Europe en mesuraient aussitôt la gravité et les conséquences. Pour eux, le cardinal n'était que le porte parole d'un souverain, il est vrai sans Etats, sans armée, presque sans asile, mais dont la puissance morale était aussi grande que la pénurie matérielle.

» L'entrée en scène de ce souverain dépossédé faisait à la France une situation toute nouvelle; et la situation de la France ne pouvait être modifiée, sans que celle de l'Europe le fût du même coup.

» Pas un gouvernement ne se méprit sur la grandeur de l'événement; le nôtre fut peut-être le seul à ne rien comprendre et à ne rien prévoir.

» La lettre du cardinal Rampolla, confirmation du toast d'Alger, vint bientôt dissiper les dernières équivoques et justifier les préoccupations des chancelleries.

***

» Tout le monde sait le rude assaut que le Saint-Père eut à soutenir contre ceux des catholiques français que la nouvelle orientation de sa politique déconcertait ou blessait. Ce qu'on sait moins, c'est l'ardeur des efforts tentés par la triple alliance pour l'y faire renoncer. Dans notre pays, où on lit peu les journaux étrangers, on ne sut guère à quel diapason était monté le ton de la polémique dans la presse allemande et italienne. Pendant plusieurs semaines, elle jeta les hauts cris dans l'espoir d'intimider le vieux Pontife. La disgrâce du cardinal Rampolla était réclamée comme une satisfaction nécessaire. En même temps, M. Crispi redoublait de mauvais procédés et la chancellerie allemande glissait à l'oreille du nonce en Bavière des paroles hablement comminatoires.

» Un tel émoi se comprenait aisément. L'attitude du Pape dérangeait les savants calculs dont, depuis dix ans, le but unique était d'isoler la France. Celle-ci, grâce à l'intervention du Pape, se trouvait tout-à-coup placée, devant l'Europe conservatrice et chrétienne, sous un patronage qui valait à lui une alliance, et qui, en tout cas, la rendait possible.

» Nulle part, la parole du Pape n'excita plus d'émotion qu'en Russie ; personne n'en ressentit une impression plus profonde que le puissant souverain qui est en Europe l'arbitre de la paix ou de la guerre.

» Ses intérêts et ses sympathies plaidaient depuis longtemps auprès de lui la cause de la France, mais d'invincibles préventions ou plutôt d'invincibles scrupules imposaient silence aux intérêts comme aux sympathies. Alexandre III, quelles que fussent les convenances de sa politique, n'entendait leur sacrifier aucune des obligations que lui créait son double rôle de représentant du principe monarchique et de chef d'une nation chrétienne. « Je dois faire mon métier de roi », disait le grand Frédéric. Alexandre III était bien résolu à n'oublier ni son métier de roi ni surtout son devoir de chrétien. Une entente avouée avec une France gouvernée par des libres-penseurs, et toujours prête à glisser sur la pente révolutionnaire, ne lui paraissait conciliable ni avec l'un ni avec l'autre.

» On croit volontiers que, chez les hommes d'Etat et surtout chez les Souverains, les scrupules de conscience cèdent aisément devant les nécessités de la politique ; et de fait, l'histoire fournit aux sceptiques de nombreux et puissants arguments.

» Cette fois, les sceptiques avaient tort. Alexandre III est un croyant ; ses convictions religieuses dirigent à la fois sa vie et sa politique. Dans la sincérité de sa foi, il considère qu'en sa personne le souverain est inséparable du chrétien.

» Jamais, sans doute, la diplomatie dirigée par M. Jules Ferry ou M. de Freycinet ne s'est beaucoup préoccupée des scrupules de conscience de l'empereur Alexandre.

» Ces scrupules n'en sont pas moins profonds et sincères, et pendant des années nos hommes d'Etat, qui n'osent même pas prononcer le nom de Dieu, s'y sont heurtés sans s'en douter ; ce sont eux qui longtemps ont déjoué leurs prévisions et rendu vains leurs efforts.

***

» Qu'on juge l'effet que fit sur cette âme religieuse et droite l'attitude du Saint-Père. Cet effet fut d'autant plus vif qu'Alexandre III avait pour la personne de Léon XIII une plus haute vénération et pour ses talents une plus haute estime. Quoi ! le Pape romain osait parler avec une bienveillance paternelle de la nation ingrate et presque rebelle, dont la politique officielle avait pour devise : « Le cléricalisme, c'est l'ennemi ! » Quoi ! en dépit de tant de griefs, malgré tant d'outrages, il demandait aux catholiques français d'accepter, de reconnaître loyalement une forme de gouvernement dont l'avènement avait marqué le triomphe de l'esprit sectaire !

» La France républicaine cessait donc d'être la grande suspecte ! Ses entraînements passés n'interdisaient donc pas l'espérance d'un retour à des idées plus sages, à une politique plus conciliante. Puisque Léon XIII se rapprochait d'elle, puisqu'il consentait à lui faire crédit de sa confiance, c'est qu'il ne désespérait ni de ses sentiments ni de sa haute mission dans le monde.

» Ces pensées, se présentant d'elles-mêmes à un esprit disposé d'ailleurs à les accueillir, devaient vite dissiper les vieilles défiances.

» L'exemple partait de trop haut pour n'être pas décisif. Il était, pour Alexandre III, sa caution devant sa conscience, devant son peuple, devant l'Europe.

» Comment hésiter à faire pour la grandeur de la nation russe ce que le Pape lui-même faisait pour la défense de la Religion?

***

» On saura sans doute un jour le secret des communications qui ont dû être échangées à cette époque entre Léon XIII et Alexandre III; mais dès à présent, les dates parlent assez haut pour en tenir lieu.

» C'est à la fin de l'année 1890 que le cardinal Lavigerie a prononcé son toast et le cardinal Rampolla écrit sa lettre. C'est dans les premiers mois de 1891 que le Pape, dans ses conversations, dans ses notes, dans ses communications diplomatiques, a revendiqué l'inspiration de l'un et de l'autre et défini avec la plus ferme précision l'attitude qu'il entendait garder vis-à vis de la France. Or, au mois d'août de cette même année 1891, Alexandre III, prenant l'initiative la plus imprévue et la plus hardie, appelait à Cronstadt notre escadre, écoutait debout la *Marseillaise* et prononçait les premières paroles de sympathie que les oreilles françaises eussent entendues depuis l'année terrible.

» Cette grande scène, aujourd'hui historique, est bien, quoiqu'on affecte de l'oublier, la conséquence et la victoire de la politique pontificale. Léon XIII n'avait pas réussi, quoi qu'il eût voulu et tenté, à détourner de la France les périls d'une triple coalition. En revanche, il a eu le bonheur inespéré d'attirer à la France, par la seule force de son exemple, une amitié qui est pour elle une sauvegarde. Grâce à lui, la fille aînée de l'Eglise qui, en dépit de tout, tient la première place dans son cœur, n'est plus seule dans le monde en face de ses adversaires coalisés.

» Depuis Cronstadt, la politique française, vacillante et bien souvent aveugle, a failli, à plus d'une reprise, compromettre un succès qui, du reste, n'était pas son œuvre. Que de fois l'empereur de Russie, froissé d'écarts sans excuse, n'a-t-il pas dû tourner les yeux du côté du Vatican pour raffermir sa confiance ébranlée !

» Où en serait aujourd'hui l'entente franco-russe si, après certaines recrudescences de haine religieuse, certaines harangues ministérielles, certains ordres du jour provocants, certains incidents humiliants de nos débats parlementaires, le Pape, désenchanté d'une entreprise si pleine d'amertume et peut-être de déceptions, eût renoncé à la poursuivre ? Une parole de dégoût, prononcée au Vatican, aurait trouvé aussitôt un écho à Saint-Pétersbourg, et Cronstadt serait resté, dans l'histoire de notre politique extérieure, un épisode sans lendemain.

***

« Le gouvernement qui vient de goûter à Toulon les joies du patriotisme satisfait aura-t-il désormais plus de clairvoyance ?

» Saura-t-il être plus juste que le public mal informé qui, pas une fois dans ces semaines de fête, n'a associé au nom d'Alexandre III celui de Léon XIII ?

» Ses représentants, en consentant l'autre jour à s'asseoir à la table du Conseil municipal d'où le cardinal-archevêque de Paris était exclu, ont dû ressentir intérieurement l'inepte ingratitude de ceux dont ils étaient les hôtes et paraissaient les complices.

» Ne savaient-ils pas qu'une telle exclusion n'était pas simplement un manque d'égards ?

» Cette condescendance à l'égard des radicaux sera-t-elle la dernière ?

» Souhaitons-le ; car il est grand temps que ceux qui nous gouvernent comprennent que la paix religieuse est la condition du bon renom de la France et la garantie de son influence au dehors.

» Si la reconnaissance ne suffisait pas à les convaincre, le patriotisme devrait au moins les éclairer: car l'axe de notre politique extérieure n'est pas seulement à Saint-Pétersbourg; il est surtout à Rome, dans le vieux palais qui est aujourd'hui le seul domaine du Pape Léon XIII.

» J. Piou. »

LA FÉDÉRATION

des sociétés alsaciennes-lorraines de France

Paris, 12 novembre. — Aujourd'hui a eu lieu au « Salon des Familles », avenue de Saint-Mandé, le banquet annuel de la Fédération des sociétés alsaciennes-lorraines de France et des colonies. Ce banquet qui réunissait quatre cents convives parmi lesquels les délégués des associations alsaciennes-lorraines des départements et quatre représentants des sociétés de Sokols venus de Prague, MM. Frœlick Schindt-Beauchez, Kadéraweck et Klépal, était présidé par M. Sansboeuf, président de la Fédération.

Au dessert M. Sansboeuf a porté un toast à la France, mais à la France entière qui s'étend de la Manche aux Pyrénées et du Rhin à l'Océan, à la France telle que nous l'avons eue, telle que nous la voulons». Des acclamations ont accueilli ces paroles.

M. René de Cuers plaide la cause des Alsaciens Lorrains qui, déserteurs de l'armée allemande, viennent s'engager dans l'armée française, et qui, leur service fini, ne peuvent être rapatriés et pour lesquels le gouvernement ne fait rien.

M. Froelick, délégué des Sokols, donne rendez-vous aux Alsaciens-Lorrains dans Strasbourg reconquise. Ces paroles soulèvent des applaudissements enthousiastes.

Très applaudi également M. Schmidt-Beauchez, autre délégué des Sokols, qui, dans un toast éloquent, dit que la paix, garantie par l'alliance franco-russe, ne sera définitivement assurée et acceptée que lorsque la France aura réglé ses comptes avec les Prussiens et la Bohême avec les Allemands d'Autriche.

Enfin, M. Niesen, secrétaire général de la Fédération rend un hommage ému aux Alsaciens-Lorrains morts pour la France.

Après le banquet a eu lieu un concert très réussi.

LE COMMERCE FRANÇAIS EN GRÈCE

— Nous extrayons d'un rapport de M. le président de la chambre de commerce française d'Athènes le passage suivant relatif aux conditions actuelles du commerce français en Grèce.

On dirait que la fabrication française a de la répugnance à modifier ses procédés pour se conformer aux goûts des populations dont elle sollicite pourtant la clientèle. Ce fait que d'autres ont remarqué avant ou en même temps que nous constitue une cause réelle d'infériorité au point de vue du développement des affaires. Il n'est pas douteux que l'industrie française aurait intérêt — elle que l'on imite tant — à imiter en cela les industries rivales qui s'enquièrent des moyens d'activer le placement de leurs produits. Celle-ci ne se bornent pas à fabriquer des articles dans le goût — qui n'est pas toujours le bon, mais qui est toujours le plus avantageux — du consommateur; elle font même d'adroites imitations qui ont le plus de débit.

On n'aille pas objecter qu'un petit marché comme celui de la Grèce, ne vaut pas la peine d'être conservé aux prix des sacrifices qu'imposeraient quelques changements dans nos procédés de fabrication. Nous ne plaçons plus en Grèce, il est vrai, que pour un peu plus de dix millions de marchandises, mais nous en placerions certainement davantage en montrant un peu plus d'empressement dans le sens que l'on vient d'indiquer.

Nous pourrions, tout au moins, conserver la situation actuelle avec l'espoir de la voir s'améliorer à mesure que s'améliorera le commerce extérieur de la Grèce. C'est pour ne pas avoir voulu apporter aucun changement dans le raffinage du sucre qu le sucre autrichien s'est emparé peu à peu du marché hellénique, d'où il a complètement exclu le nôtre. Il y a moins de vingt ans, la France fournissait à la Grèce pour plusieurs millions de cette denrée. Son importation actuelle n'est plus que de quelques milliers de francs.

On pourrait citer d'autres exemples, mais celui-ci ne suffit-il pas à démontrer qu'il y a urgence à modifier nos procédés de fabrication pour une partie des marchandises destinées à l'étranger? Car ce qui nous est arrivé pour le sucre pourrait arriver pour d'autres choses. Et ce n'est pas alors seulement — et c'est là que l'on voulait en venir — le marché de la Grèce que notre ignorance ou notre dédain des besoins et des goûts d'autrui pourrait nous faire perdre, c'est un marché beaucoup plus considérable, celui des autres populations grecques aussi, trois fois plus nombreuses que celles du royaume qui pourrait se fermer pour nous, car la Grèce donne pour ainsi dire le ton aux contrées où le grec est parlé, c'est-à-dire à la plus large partie du bassin oriental de la Méditerranée.

LES DÉPUTÉS SOCIALISTES

A CARMAUX

Le banquet

Carmaux, 12 novembre. — La salle du banquet est décorée de guirlandes de buis et de faisceaux de drapeaux rouges ; beaucoup de curieux la visitent.

M. Jaurès est arrivé tandis que MM. Baudin, Jourde, Guesde, Thierry, Cazes, Rouanet, Calvinhac, Bepmale qui se sont arrêtés à Albi, doivent arriver à 11 h. 1/2.

Les autres députés socialistes retenus dans leurs circonscriptions se sont excusés.

Une délégation de Mazamet est arrivée, ainsi que M. Evanzy, rédacteur de la *Question sociale*, de Bordeaux, qui représente divers groupes socialistes de cette ville.

Une réunion publique aura lieu à 8 heures du soir.

Carmaux, 12 novembre, midi. — Les députés socialistes annoncés, sauf M. Calvinhac, viennent d'arriver. Ils ont été reçus à la gare par la municipalité et le comité d'organisation. Il n'y a eu ni cris, ni manifestations.

Carmaux, 12 novembre, 2 heures. — Le banquet auquel 500 convives environ assistaient, a commencé à midi et demi.

L'entrée des députés a été saluée par les applaudissements des assistants. Le maire, M. Calvignac, présidait, ayant à sa droite M. Huguenin, président de la Fédération du Tarn, de l'Hérault et de l'Aveyron ; à sa gauche, MM. Baudin et Jaurès; en face, M. Soulié, maire de Rozières, ancien candidat socialiste à la députation.

La Musique Municipale jui était dans la cour a joué la *Marseillaise*.

Derrière le président était placé un trophée de trois drapeaux, un noir et deux rouges, avec ces inscriptions : « Honneur aux martyrs de Fourmies. — Journée de huit heures. »

Le service était fait par trente femmes ou jeunes filles et le menu comprenait : potage, bouilli, viandes froides, civet de lièvre et dinde rôtie.

Au dessert, les convives entonnent la *Carmagnole* de Carmaux.

M. Calvignac prenant alors la parole explique que ce banquet d'aujourd'hui avait pour but de fêter le triomphe des socialistes aux élections. Il nomme les députés qui se sont excusés, Millerand, Grousset, Goblet, etc., puis il félicite les organisateurs du banquet et boit à l'union socialiste de la France entière et au triomphe des socialistes aux élections.

Il termine par le cri de : Vive la République sociale.

La musique joue la *Carmagnole* et est applaudie.

A près le maire, M. Jaurès remercie Carmaux et ajoute: « L'union socialiste est faite; là, où elle n'a pas triomphé comme à Alby et à Mazamet, elle s'est, du moins, affirmée hautement. On veut confiner les députés socialistes dans leurs circonscriptions. On prépare contre eux une loi dans ce but. Nous n'en aurons pas moins répandu l'idée socialiste en France et dans l'univers. »

A son tour M. Rouanet se lève et s'écrie :

« Je bois à Carmaux, à ses luttes, à sa victoire. Je bois aux idées de révolte d'ici où l'on s'est affranchi, de là-bas où l'on va s'affranchir.

» Je remercie les travailleurs de Carmaux d'avoir été les premiers de la révolution sociale.

» A Carmaux! A Jaurès ! A l'affranchissement de la montagne noire! »

Discours de M. Jules Guesde

M. Jules Guesde prononce ensuite les paroles suivantes :

« En avril 1892, nous n'étions que de la vulgaire poussière humaine sur laquelle marchaient les exploiteurs politiques et économiques. Depuis, nous avons gagné du terrain. Nous avons fait brèche dans la forteresse gouvernementale.

» Carmaux, en élisant Jaurès, a donné le signal de la révolution, poursuivie et réalisée. Ce qui nous manquait, en effet, c'était les populations agricoles. Carmaux nous les a amenées.

» Le divorce entre l'usine et la campagne a cessé. Le bulletin de vote a fait cette œuvre. Je salue l'ère nouvelle dans l'électeur et dans l'élu qui pourra dire à la Chambre : « L'union est faite aujourd'hui entre l'ouvrier et le paysan. »

Discours de M. Baudin

M. Baudin se lève ensuite. Il est salué par les applaudissements de l'assistance.

« J'aurais voulu, dit il, vous laisser sous l'impression des dernières paroles de Guesde; mais je veux porter un toast aux 3.000 mineurs de Carmaux et à leurs vaillantes femmes qui ont conduit leurs maris à la victoire.

« Je bois aux députés présents et aussi aux absents qui sont à plaindre. »

M. Baudin termine en annonçant l'avènement prochain de la République sociale, dut-on faire une révolution.

Le monument d'Issy-les-Moulineaux

Paris, 12 novembre. — Aujourd'hui, à deux heures de l'après-midi, a eu lieu l'inauguration du monument élevé, dans le cimetière d'Issy-les-Moulineaux, à la mémoire des soldats morts pour la patrie en 1870-1871 sur le territoire de cette commune.

Le cortège s'est formé à une heure et demie, sur la place de la Mairie. Il était composé de nombreuses délégations parmi lesquelles on remarquait l'Association des des anciens combattants de Gravelotte, les Prévoyants de l'avenir, l'Union républicaine d'Issy-les-Moulineaux, les sociétés de secours mutuels d'Issy et de Javel, la société de gymnastique des Volontaires d'Issy,

Le cortège était précédé par les pompiers de la commune et la fanfare le Réveil du 16e arrondissement. Parmi les personnes présentes se trouvaient M. Poubelle, préfet de la Seine, délégué spécialement par M. le Ministre de l'intérieur pour présider la cérémonie, M. Humbert président du Conseil municipal de Paris; M Patenne, président du Conseil général de la Seine; M. Gervais, conseiller général du canton de Vanves. Le cortège, flanqué par un bataillon du 104e de ligne, avec musique et drapeau, s'est dirigé vers le cimetière par la Grande-Rue, la rue du Château, la rue du Fort et la rue des Monts.

Dressé sous la direction et sur les plans de M. Dronard, architecte, professeur aux Arts décoratifs, le monument affecte la forme d'une pyramide en pierre de 3 m. 40 de haut sur une base de 1 m. 55.

Sur chaque face se trouve un fronton sur lequel est gravée une couronne. Sur la face antérieure est appliquée une grande palme en bronze au-dessous de laquelle on lit, gravée en lettres d'or, l'inscription suivante :

MONUMENT ÉLEVÉ PAR LA COMMUNE D'ISSY-LES-MOULINEAUX
LE 12 NOVEMBRE 1893
AUX SOLDATS MORTS POUR LA PATRIE EN 1870-1871
LA PATRIE RECONNAISSANTE

M. Charlot, maire de la commune, a prononcé un discours, dans lequel il a glorifié la mémoire des vaillants qui reposent dans ce cimetière et a terminé en exprimant la consolation qu'ont les habitants d'Issy en pensant que pas un des défenseurs de la patrie morts sous les murs de leur commune n'aura été délaissé.

M. Poubelle, préfet de la Seine, a pris ensuite la parole.

M. Poubelle a commencé son discours en remerciant le maire et le conseil municipal d'Issy qui ont eu l'initiative de cette commémoration patriotique.

« Le gouvernement de la République, qui considère l'œuvre des tombes militaires comme une œuvre nationale, qui s'en réserve la haute direction et se fait un devoir d'en assumer les charges, accepte avec gratitude la collaboration des municipalités désireuses de faire acte de patriotisme, en élevant sur la tombe de nos soldats un monument digne de leur dévouement et de notre reconnaissance. »

Après avoir dit que le président du conseil, l'armée et le Conseil général de la Seine s'associent à cette cérémonie commémorative, le préfet continue en ces termes :

« Vingt-trois ans bientôt se sont écoulés depuis les luttes sanglantes et trop inégales dont cette région a été le théâtre. De nouvelles redoutes ont été construites qui assurent mieux la défense de ce côté de Paris et éloignent désormais de vos foyers les coups les plus directs de la guerre : mais les souvenirs de la résistance opposée à l'envahisseur sont encore présents et ils expliquent le pieux souci que vous avez eu de perpétuer la mémoire des dévouements dont ces lieux sont restés pour ainsi dire les témoins.

» A Châtillon, à Issy ont, en effet, été portés les premiers et les derniers coups de l'attaque et de la défense de Paris.

» Si l'occupation de Châtillon n'a pas été prévenue, si l'armée d'investissement, en fortifiant les hauteurs de Meudon, de Clamart et de Châtillon a pu commander les forts du sud et toute la rive gauche de la Seine, il faut reconnaître que sa furieuse canonnade n'a point eu le résultat qu'elle en attendait.

» En vain, Issy, Vanves, Montrouge ont-ils été, du 5 au 27 janvier, écrasés sous une pluie de projectiles au point que le 18 janvier on a tiré sur eux jusqu'à 240 coups à l'heure ; aucun de ces forts n'a été abandonné par ses défenseurs et, jusqu'à la fin, l'assiégeant n'a point cru possible de tenter l'assaut d'aucun d'eux.

» C'est aussi en vain que toute la rive gauche de Paris fut soumise du 5 au 27 janvier aux rigueurs d'un bombardement qui, négligeant de parti pris les défenseurs de l'enceinte, était tout entier à l'adresse des habitants inoffensifs. »

Après avoir rendu hommage à l'esprit de sacrifice de la population, à la valeur des marins qui, eux aussi, concoururent à la défense de Paris, M. Poubelle dit :

« Entre peuples qui ont un même sentiment de l'honneur, la guerre vaillamment soutenue de part et d'autre crée parfois une estime réciproque et une sorte de sympathie virile qui peut devenir le gage d'une amitié et d'une union durables.

» Je n'en veux pour preuve que ce télégramme qui m'a été adressé ces jours-ci par M. le contre-amiral Lavrof, préfet de Sébastopol :

» Le 2 novembre, anniversaire de la fête des morts, au cimetière français, ont été chantes messe et *les profundis* : des couronnes offertes — par les dames de Sébastopol — par les vétérans présents de la campagne de Crimée, en réponse à celle déposée au cimetière russe en 1892, par les anciens combattants des armées de terre et de mer, par les citoyens de Sébastopol et par beaucoup d'autres, ont été déposées sur les tombes glorieuses.

» Cette manifestation spontanée envers les morts atteste les sentiments d'amitié, de vive sympathie pour la

BOURSE DE PARIS DU 13 NOVEMBRE

Cours précédent	VALEURS	Compt.	Terme	Cours d'ouv.	Cours de 2 h.	Cours de clôt
99 10	3 0/0	...	...	99 07	99 12	99 07
104 50	4 1/2 0/0	...	...	105 60	105 70	105 05
70 30	Italien	...	...		70 10	70 30
4080	Banq. de France	...	...		4090	4080
58	B. d'Escompte	...	...	610	625	628
630	Banq. de Paris	...	...	1003	1005	1017
1040	Crédit Foncier	...	...		752	763
753	Créd. Lyonnais	...	...			87
82	Crédit Mobilier	...	...	1532	1530	
1522	Lyon	...	...	1900	1905	
1900	Nord	...	...	18	18	
18	Panama	...	...	2785	2735	2730
2742	Suez	...	...			
...	Rio	...	...	612	612	
612	Autrichiens	...	...	216	218	220
212	Lombards	...	...	110	110	110
115	Nord Espagne	...	...	137	135	142
140	Saragosse	...	...	537	537	531
536	Méridionaux	...	...			
...	Minaux	...	...	516 25	506 25	506 25
506 25	Egypte	...	...	92 9-16	92 5-8	92 5 16
92 7/8	Hongrois	...	...		22 25	22 22
22 25	Turc	...	...	586 87	586 25	585 62
586 87	Banq. Ottomane	...	...	60 [illegible]	609 32	609 32
61 5/16	Extérieure	...	...	373 75	373 03	439 37
375 [illegible]	Rio-Tinto	...	...	127 50	128 75	125 62
128 [illegible]	Tharsis	...	...	21 1/4	20 3/8	20 1/4
...	Rio-Tinto nouvelles	...	...			
...	Portugais	...	...			19 60
...	Consolidés	...	...			
...	Russe 1880	...	...	80 90	80 90	81
99 45	Russe consolidé	...	...			
80 90	Russe nouveau	...	...	505	503	505
505	Fonc. d'Autriche	...	...			
...	Dynamite	...	...	97 50	97 50	
...	3 0/0 nouveau	...	...	125	125	123
123 75	Alpines	...	...	68 90	68 90	67 60
125	Câbles	...	...	496	500	505
69 05	Rand Orient	...	...			
500	Impérial	...	...			
68	Mobilier espagn.	...	...			
...	3 0/0 amortissa.	...	...			
...	C. d'Esc. nouv.	...	...			
...	Générale	...	...			
...	Est	...	...			
...	Lyon (obligat.)	...	...			
...	Midi	...	...			
...	Nord (obligat.)	...	...			
...	Orléans	...	...			
...	Ouest	...	...			
...	Anglais	...	...			
...	Autriche or	...	...			
...	Belge 3 0/0	...	...			
...	Ville d'Amiens	...	...			
...	Lille 1860	...	...			
...	Lille 1868	...	...			
...	Ville de Lyon	...	...			
...	V. de Roubaix	...	...			
...	Fives-Lille (act)	...	...			
...	Téléphone	...	...			
...	Voitures 4 0/0	...	...			
...	Suez (obligat.)	...	...			
...	Cacérès	...	...			
...	Asturies	...	...			
...	Fonsières 1885	...	...			
...	Rente Foncière	...	...			
...	Cacérès (act.)	...	...			
...	Est (oblig.)	...	...			
...	Midi (oblig.)	...	...			
...	Bésiers	...	...			
...	Piesarie	...	...			
...	Nord-Est	...	...			
...	Ouest (act.)	...	...			
...	Orléans (oblig.)	...	...			
...	Fives-Lille	...	...			

BOURSE DE LILLE DU 13 NOVEMBRE

(par fil téléphonique spécial)

VALEURS	Compt	Cours précéd.	VALEURS	Compt.	Cours précéd
			OBLIGATIONS		
Lille 60, r. 100	...	114 50	Tramw. Nord	...	432 50
» 63, r. 100	...	138 75	Union lin. N.	...	165
» 68, r. 500	...	513	Gaz de Wazem	...	521 25
» 77, r. 500	...	504	Ch. d. fer Econ.	...	502
» 84, r. 40	...	504	Denain Anzin	...	530
» 84, 4/4	...	406	Tréfilerie	...	507 50
» 87, r. 400	...	404	CHARBONNAG